



Métamorphoses orthodoxes, ou comment faire du neuf avec du vieux pendant le confinement

Vassa Kontouma

► To cite this version:

Vassa Kontouma. Métamorphoses orthodoxes, ou comment faire du neuf avec du vieux pendant le confinement. 2020. <hal-03147873>

HAL Id: hal-03147873

<https://hal.science/hal-03147873v1>

Submitted on 21 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC0 1.0 - Universal - International License



▲ Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, 11 avril 2020. La patriarche Théophile III sort du Tombeau du Christ en brandissant la Sainte Lumière (capture d'écran).

MÉTAMORPHOSES ORTHODOXES, OU COMMENT FAIRE DU NEUF AVEC DU VIEUX PENDANT LE CONFINEMENT

AU COMMENCEMENT ... CE N'ÉTAIT PAS GAGNÉ

Traversé par d'importantes routes commerciales reliant l'Extrême-Orient à l'Europe, composé de populations volontiers mobiles et souvent exogames, le monde orthodoxe a connu de nombreuses et terribles épidémies. De la peste justinienne de 542 à la grippe russe des années 1889-1890, en passant par les pandémies de choléra et les vagues récurrentes de variole, les chrétiens orthodoxes ont appris à vivre avec ces fléaux en adoptant des comportements déduits de la compréhension qu'ils en avaient. Or celle-ci était double.

Dans une culture fortement marquée par la science d'Hippocrate et de Galien, qui imputait aux *loimoi* ou *thanatika* des causes naturelles telles que la « corruption des climats » ou les dérèglements physiques, on fuyait les lieux infestés, on isolait les malades et l'on procédait même à des inoculations¹. Mais lorsque les épidémies coïncidaient avec des moments d'une grande puissance historique – ainsi la fin de Byzance –, on leur attribuait aussi des causes surnaturelles. Assimilée au péché, la maladie sous sa forme épidémique devenait alors châtiment divin, et les populations atteintes trouvaient refuge dans des comportements pénitentiels ou propitiatoires collectifs². Cependant, que l'on déplaçât les paroisses et même les églises, ou que l'on organisât des grandes processions dans les villes touchées,

la réunion physique des fidèles par temps de pandémie n'était jamais remise en cause. Jusqu'à l'an de grâce 2020, se rassembler pour prier, chanter et surtout communier fut le moyen privilégié d'accéder au salut – celui de l'âme bien sûr, mais aussi celui du corps. Car là où se réunit l'assemblée ecclésiale, là est aussi le Christ guérisseur.

Dans la théologie orthodoxe, la foi possède une dimension thérapeutique. Sommet de la vie sacramentaire, la communion eucharistique est ainsi un *pharmakon* puissant et total, un charbon ardent qui enflamme, purifie et revigore les croyants, ou qui consume comme du bois sec les pécheurs impénitents. « Avec crainte de Dieu, foi et amour, approchez », entend-on durant la liturgie de Jean Chrysostome. Par ces mots, les fidèles sont appelés à converger vers le corps et le sang du Christ, vers ce calice où le pain, mêlé au vin, est donné à tous les communicants avec une seule et unique cuiller, la *labis*. Foi et amour donc, mais aussi crainte. Une crainte qui, avec un virus hautement contagieux par la salive et les voies respiratoires, ne pouvait qu'entraîner de sérieuses interrogations relevant du périmètre de la foi.

Du point de vue doctrinal, la situation était totalement nouvelle. Pour la première fois depuis douze siècles – soit depuis la généralisation de cette forme de communion eucharistique –, les fidèles



étaient mis au pied du mur. Quiconque communiait avec une foi inébranlable en la réalité du corps et du sang du Christ, n'avait rien à craindre et surtout pas le virus. Considérer l'Eucharistie comme un éventuel vecteur de contamination était non seulement inimaginable, mais aussi indécent. En revanche, pour ceux qui n'excluaient pas cette hypothèse – soit une majorité de fidèles 'pragmatiques' –, c'était l'épreuve du feu. Leur foi s'avérait-elle insuffisante ? Plaçaient-ils leur bien-être corporel plus haut que leur amour pour Dieu ? Tel fut le discours tenu par de nombreux ecclésiastiques en Grèce, en Russie, dans les Balkans³.

On parla donc de foi faible, on cita des saints qui avaient partagé la vie des lépreux, on se moqua des recommandations des médecins, on résista aux injonctions gouvernementales. Fleurit alors une vaste littérature para-théologique, où tout un chacun se livra à la casuistique la plus tatillonne ou – pire – à l'exégèse médico-religieuse la plus farfelue. Mais le clergé payait déjà un lourd tribut à la maladie ; il courrait aussi le risque de voir sa responsabilité engagée sur des questions de santé publique. État après État, les autorités civiles décrétèrent la fermeture pure et simple des églises, interdisant même, par endroits, les célébrations à huis clos. Alors, chacun resta chez soi : les patriarches dans leurs patriarcats, les métropolitains, les archevêques, les évêques dans leurs palais diocésains, les moines dans leurs monastères, les prêtres mariés et les laïcs à leurs plus modestes domiciles.

PÂQUES TÉLÉMATIQUES POUR UNE ŒCUMÈNE CONFINÉE

Or le virus avait bien choisi son moment pour s'abattre sur le monde orthodoxe. À travers l'œcumène – cette *Terre habitée* et désormais globalisée –, on était en plein Carême, on préparait Pâques, la fête la plus glorieuse et la plus lumineuse de l'année liturgique. Cette période riche en célébrations coïncida avec la fermeture complète des lieux de culte, non seulement dans telle ou telle région, mais à l'échelle planétaire.

Comme pour toutes les activités où le recours à la télématique était envisageable, on pensa donc à celle-ci. Il faut dire que le clergé orthodoxe était déjà bien actif sur internet, à travers forums et réseaux sociaux. La toile servait depuis longtemps la mission intérieure des paroisses, tout en offrant une vitrine à des institutions historiques. Il n'en restait pas moins que les liturgies elles-mêmes étaient rarement retransmises et, quand elles l'étaient, c'était a posteriori, pour le prestige. Seules les émissions télévisées du dimanche trouvaient un certain écho auprès des malades et des personnes âgées, empêchées de se déplacer. On pensait donc poursuivre ainsi, avec des offices agréés retransmis sur telle ou telle chaîne de télévision publique ou privée – ce qui d'ailleurs fut fait.

Mais le coup d'envoi d'une toute autre pratique fut donné à l'occasion d'une « prière commune des monastères de l'Athos et des Météores pour la délivrance de la pandémie »⁴. Appelés à se joindre en pensée à une heure et un jour précis, les fidèles devaient se recueillir seuls ou en famille. Aucune retransmission, aucun *live* n'étaient prévus. Et pourtant, soudainement, des images volées appurent sur les réseaux sociaux. Devant leurs écrans, orthodoxes

et non-orthodoxes, femmes et hommes furent placés en situation de transgresser l'infranchissable clôture monastique, l'inviolable abaton de l'Athos.

Brutalement interrompu, ce *live* pirate n'avait pas duré bien longtemps. Il avait toutefois révélé une réalité à laquelle on ne pensait plus : confinés par vocation dans leurs monastères, les moines poursuivaient tranquillement leur vie. Et l'on pouvait s'y transporter, y faire intrusion, pour assister à un culte comportant tous les ingrédients et les aléas du vivant. Or, quoi de mieux qu'un monastère pour célébrer chaque jour, chaque heure du Grand Carême ? Après quelques hésitations et – qui sait – des tractations qui resteront à jamais ignorées des historiens, la Cité monastique de l'Athos ouvrit

ses portes virtuelles et offrit la transmission en direct de toutes ses activités culturelles ou non. On vit alors ce que de rares laïcs (et aucune femme) n'avaient vu : des athonites déambulant sur leurs sentiers escarpés, psalmodiant durant leurs repas, transportant leurs icônes, leurs reliques et même se filmant ; mais on vit aussi et surtout des célébrations locales, particulières, bien peu connues⁵. Une kyrielle d'institutions religieuses, de tout pays et de toute langue ou tradition orthodoxe, s'engouffra dans cette brèche, et les fidèles assistèrent devant

leurs ordinateurs à un déploiement de moyens insoupçonnable quelques jours plus tôt. Par une émulation toute nouvelle, les patriarches en leurs patriarcats, les évêques en leurs diocèses, les prêtres en leurs églises aux portes closes, célébrèrent la Semaine Sainte 'à distance' à travers des offices filmés en direct. Et les cérémonies virtuelles culminèrent dans la nuit du samedi au dimanche 12 avril 2020, avec la tant attendue fête de la Résurrection, à laquelle aucune paroisse, aussi petite fût-elle, ne se priva de faire sonner ses cloches sur internet⁶.

Pittoresques ou fastueuses, mais toujours étrangement proches et vivantes en raison des moyens amateurs employés, les célébrations en *live* donnèrent à voir avec théâtralité des hiérarchies très télégéniques par leurs ornements flamboyants, des lieux imprégnés d'histoire, des espaces habituellement cachés. Géographiquement éloignés, mais diffusant simultanément sur la toile une même



▲ Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, 11 avril 2020. Cérémonie de la Sainte Lumière ou *Hagion Phôs*, filmée pour la télévision (capture d'écran)



cérémonie, ces pôles culturels offrirent aux orthodoxes confinés un sentiment d'ubiquité, et retissèrent un court moment des liens que les mouvements diasporiques avaient distendus. Grâce au téléphone portable, les internautes s'unirent donc en survolant des lieux lointains, Sainte-Catherine du Sinaï, la Laure des Grottes de Kiev, Saint-Georges du Phanar, mais aussi des paroisses africaines, australiennes, américaines⁷. Ils franchirent ensemble les murailles byzantines des monastères, se déportèrent derrière les hautes parois des iconostases, entrèrent enfin dans le Saint des Saints. Et ce n'est que devant le tombeau du Christ, à Jérusalem, que leur course marqua un arrêt⁸.

Tout cela ne fut pas sans poser question, mais ces questions on se les posa peu. Car si l'on avait su rendre visible l'invisible, si, pour faciliter la participation des fidèles, on avait meublé le silence de la prière et donné à voir, par des prises de vue en plongée, les aspects mystériques de la consécration, on n'avait pas su – loin s'en faut – faire apparaître cette moitié pourtant si présente et essentielle du corps ecclésial, la partie féminine. D'ailleurs, y avait-on seulement pensé ? Nouvel iconostase infranchissable, l'écran de l'ordinateur avait strictement séparé les rangs sacerdotaux du reste de l'œcumène et, dans celle-ci, les femmes étaient restées dans une obscurité à peine dissipée par la lueur blanche des cristaux liquides. En ce sens, la télématique était devenue, ici comme ailleurs, un impitoyable révélateur. Montrant tout, incapable de maintenir dans la ténèbre divine les objets de la foi, elle avait aussi annihilé celles dont la part culturelle était si indigente, celles auxquelles la parole apostolique recommandait de se taire depuis deux millénaires. Enfin, laissant croire que l'absence physique n'était plus un obstacle, elle avait prouvé a contrario que sans les corps – fussent-ils féminins ou masculins – les fidèles bénéficiaient d'un beau spectacle, mais ne participaient plus à une mystagogie.

DÉCONFINEMENT ECCLÉSIAL : QUEL 'MONDE D'APRÈS' POUR LE CULTE ORTHODOXE ?

C'est affaiblies et sans doute apeurées que les communautés orthodoxes se retrouvèrent pour le déconfinement. Nul État ne s'était empressé de rouvrir les églises, chaque diocèse avait édicté des recommandations sanitaires très strictes. Embrasser les icônes ou la croix ? De loin. Communier ? Le problème demeurerait entier dans le 'monde d'après'. On se rappela de certains textes canoniques qui soulevaient le problème des nécessaires désinfections des vases sacrés durant les épidémies du passé. Puis cuillers eucharistiques à usage unique et gobelets individuels firent leur apparition ça et là. Les jeter après usage était toutefois blasphématoire, puisqu'ils

étaient entrés en contact avec les Saints Dons. Il revint donc aux prêtres de les désinfecter, voire de les brûler, une fois qu'ils avaient servi. La plus intéressante solution fut proposée par le métropolite d'Autriche, lui-même sous la juridiction du patriarche de Constantinople⁹. Elle ne manqua pas, bien sûr, de détracteurs. Pour la comprendre, il faut savoir que l'innovation (*kainotomia*) est unanimement condamnée au sein de l'orthodoxie. Comprise comme rupture, elle s'oppose de fait à la tradition (*paradosis*), concept qui relie toute la théologie orthodoxe à ses origines, au jour unique – *Sabbat des Sabbats* – de la Résurrection du Christ.

Devant l'impasse du calice commun et de la cuiller eucharistique unique, l'innovation ne pouvait donc pas être la solution. Le culte orthodoxe n'envisageait pas de se réinventer. On recourut alors au passé et, de préférence, au passé le plus digne, celui des temps apostoliques. Et en cherchant bien, on y trouva ce dont on avait besoin : la liturgie dite de Jacques – lequel, selon une légende certes tardive, fut institué premier évêque de Jérusalem par le Christ lui-même. En plus de son aura apostolique – et de sa réelle ancienneté, puisqu'elle est attestée dès le 4^e siècle – cette liturgie présentait un autre avantage, et de taille. Elle restait très discrète sur le mode de communion, permettant d'inférer qu'on pouvait recevoir l'Eucharistie sous les deux espèces séparées, sans recours à la cuiller.

Réintroduire la liturgie de Jacques permettait donc de contourner un usage bien ancré dans la tradition sans tomber dans le piège de l'innovation. Ici aussi, on pouvait faire du neuf avec du vieux, comme l'avait décelé le métropolite d'Autriche. Reste que ce texte, réapparu au 16^e siècle sous une forme très altérée, pose plus de problèmes qu'il n'en résout, notamment du point de vue historique et philologique¹⁰. S'y référer pour rappeler que l'orthodoxie va bien au-delà de l'orthopraxie, qu'elle est capable de métamorphoses, est utile. Mais l'essentialiser, l'imposer même les circonstances, semble aussi périlleux que contre-productif.

En attendant, les fidèles orthodoxes font 'comme avant'. Ils retournent dans les églises, et se rendent à la communion « avec crainte de Dieu, foi et amour » – comme si rien ne s'était passé.

♦ Vassa KONTOUMA Directrice d'études

Doyenne de la Section des Sciences religieuses

Unité de recherche : UMR 8167 Orient et Méditerranée, textes, archéologie, histoire

Axes de recherche : Théologie byzantine; Christianisme orthodoxe, 15^e-21^e siècles

1. Un rapport sur l'inoculation à Constantinople, en 1713 : <https://royalsocietypublishing.org/doi/10.1098/rstl.1714.0010>
2. M.-H. Congourdeau a écrit de nombreux articles sur les épidémies à Byzance : <https://cnrs.academia.edu/MarieHeleneCongourdeau>
3. Une illustration en est donnée par cet article de presse en français (7 mars 2020) : <https://fr.aleteia.org/2020/03/07/coronavirus-les-orthodoxes-communient-ils-tous-avec-la-meme-cuillere/>
4. L'annonce ici (24 mars 2020) : <https://orthodoxie.com/vigilesatos/>
5. De très nombreux live sont conservés ici : <https://www.facebook.com/Aghioriti>
6. L'interview donnée par le p. Stephen Platt, prêtre de la paroisse Saint-Nicolas d'Oxford, fait état d'une expérience de célébration confinée et filmée (13 mai 2020) : https://www.youtube.com/watch?v=o3rz7Fc6eSE&fbclid=IwAR0XgVRLku2No_IV0B-I8vvc97bI4a3fbCsOLWnwzDX5IT6hmLHG5zPR5pM
7. Deux exemples : <https://www.facebook.com/GreekReporter/videos/721730355263529/> (Uganda, 10 avril 2020) ; https://www.youtube.com/watch?v=N51wjQOtFDw&fbclid=IwAR0OelKXghJ9A-tiFhqa8WSPHE3ifL4bD4R3awliUZ2bTH6rJZiX_3utsCo (Etats-Unis, 21 avril 2020).
8. Voir la vidéo complète de la cérémonie de la Sainte Lumière (mise en ligne le 18 avril 2020) : <https://www.youtube.com/watch?v=74QUyXvm1Yw>
9. La déclaration officielle a été retirée du site de la Métropole de Vienne, sans doute à la suite des nombreuses protestations qu'elle a suscité. Mais on la trouve encore dans cet article (12 mai 2020) : <https://www.ekklisiaonline.gr/nea/pimantikes-odigies-peri-thias-kinonias/>
10. Sur l'histoire de la liturgie de Jacques, réapparue en France au 16^e siècle dans l'entourage du Cardinal Charles de Lorraine, voir en dernier lieu les travaux de H. Brakmann : <https://uni-bonn.academia.edu/HeinzgerdBrakmann>